

## Edith Stein et Madeleine Daniélou : le mystère de la personne au cœur de l'éducation

Les figures d'Edith Stein, brillante disciple de Husserl, et de Thérèse-Bénédictine de la Croix, consommant son offrande dans l'horreur d'Auschwitz, ont quelque peu occulté la figure de « Fräulein Doktor », comme l'appelaient ses élèves, pendant les huit années (1923-1931) où elle fut professeur d'allemand et d'histoire au lycée Sainte-Madeleine, tenu par les dominicaines de Spire, et formatrice de jeunes enseignantes catholiques.

De même, les grandes œuvres du temps du Carmel confèrent facilement aux textes pédagogiques d'Edith le statut d'œuvres circonstanciées. Ceci d'autant plus que le lecteur français ne dispose actuellement d'aucune traduction accessible de l'ensemble de ces travaux<sup>1</sup>.

---

1. Ce n'est pas le cas en Allemagne grâce à la publication des volumes XIII et XVI des *Œuvres complètes*, consacrés d'une part aux textes concernant la femme, d'autre part aux questions d'éducation. Cf. *Edith Stein Gesamtausgabe*, Herder, Verlag, Fribourg, Bâle, Vienne : volume XIII : *Die Frau, Fragestellungen und Reflexionen*, 2000 ; volume XVI : *Bildung und Entfaltung der Individualität*, 2001. Ces deux ouvrages seront référencés par le sigle ESGA. Est accessible en français : Edith Stein, *L'art d'éduquer, Regard sur Thérèse d'Avila*, Genève, Ad Solem, 1999 ; cf. ESGA XVI, p. 91-113.

L'excellente thèse de Sophie Binggeli, malheureusement encore inédite, fournit une entrée très bien informée à ces textes, et cet article lui est largement redevable<sup>2</sup>. Mais j'aimerais les aborder selon une perspective un peu différente.

Il m'a paru significatif de mettre l'itinéraire personnel et la pensée pédagogique d'Edith Stein en résonance avec une autre aventure spirituelle et une autre pensée pédagogique, pratiquement contemporaine de la sienne, celles de Madeleine Daniélou (1880-1956)<sup>3</sup>. Apparaissent alors d'étonnantes convergences. Étonnantes, car ni leurs racines familiales et sociales, ni leurs horizons philosophiques, ni leur vocation spirituelle ne permettent au premier regard de rapprocher ces deux femmes.

Mais d'autant plus significatives qu'elles ne peuvent s'expliquer par aucun de ces facteurs. Elles nous invitent donc à chercher au delà : que nous révèlent ces convergences quant à l'essence de l'acte éducatif chrétien ? Répondre à cette question n'est peut-être pas sans intérêt face aux défis, inédits par leur ampleur, qu'ont à relever les éducateurs aujourd'hui.

### I

#### Des itinéraires contrastés

Toute réflexion sur l'éducation est tributaire d'un horizon historique particulier. Situons donc d'abord l'activité éducative d'Edith et de Madeleine dans leur contexte propre. Elles font toutes deux partie des premières générations de femmes accédant aux études supérieures ; elles ont pleinement et brillamment vécu leurs années à l'Université. Mais les circonstances qui les engagent dans l'éducation sont d'emblée très différentes.

---

2. Sophie BINGGELI, *La femme chez Edith Stein. Une approche philosophique, théologique et littéraire*. Doctorat d'Études germaniques sous la direction de Jean-Charles Margotton, Université Lumière Lyon II, février 2000.

3. Cf. Blandine-D. BERGER, *Madeleine Daniélou, 1880-1956*, Paris, Cerf, 2002. Les ouvrages principaux de Madeleine Daniélou, *Action et Inspiration* (Beauchesne, Paris, 1938) et *L'éducation selon l'esprit* (Paris, Plon, 1939) sont l'un et l'autre épuisés. Ils seront respectivement référencés AI et EE.

Edith Stein, convertie depuis peu à la foi catholique, accepte d'enseigner chez les dominicaines pour avoir une vie financièrement indépendante et connaître de plus près la tradition catholique et la vie consacrée. Très vite, cette activité se double de sollicitations multiples de conférences qui la font connaître à un large public. En 1931, elle quitte l'enseignement secondaire pour un poste à l'Institut catholique de pédagogie de Münster. L'accession d'Hitler au pouvoir, au début de l'année 33, marque la fin de la carrière enseignante d'Edith, victime des lois d'« épuration de l'administration ».

Madeleine Daniélou vient à l'éducation par d'autres chemins. Jeune et brillante agrégée de lettres, elle ouvre en 1907 à Paris une « École Normale libre », pour pallier la grande détresse dans laquelle se trouve alors l'enseignement libre catholique à la suite de l'expulsion des congrégations enseignantes. Cette première initiative donnera naissance par la suite aux Collèges Sainte-Marie et Charles Péguy<sup>4</sup>. Soutenue par le père Léonce de Grandmaison, jésuite, elle est à l'origine d'une communauté de vie consacrée, ordonnée à l'éducation des jeunes : la communauté Saint-François-Xavier. Malgré ses lourdes responsabilités d'épouse et de mère d'une part, de fondatrice d'une famille spirituelle et de directrice d'établissement scolaire d'autre part, elle publie au seuil de la Seconde guerre mondiale deux livres où se condensent son expérience et sa réflexion d'éducatrice. Elle meurt il y a juste cinquante ans, le 13 octobre 1956.

La confrontation de ces itinéraires, si différents soient-ils, fait déjà ressortir certaines similitudes : toutes deux se sont engagées dans l'éducation sur fond de crise politique et sociale, menaçant tout particulièrement la formation chrétienne de la jeunesse ; toutes deux ont la même défiance vis à vis des dérives individualistes d'une part, collectivistes d'autre part, qui menacent à l'époque l'Europe occidentale. Mais cette période de crise est aussi un temps où fermentent bien des possibilités nouvelles, en particulier en ce qui concerne la promotion féminine.

---

4. Regroupés depuis quelques années sous le nom de Centres Madeleine-Daniélou.

Edith est une féministe ardente pendant ses années d'étudiante, et lorsqu'elle aborde après sa conversion la question de la vocation et des professions féminines, elle le fait avec une grande liberté d'esprit par rapport aux schémas dominants. Quant à Madeleine, elle donne d'emblée à son École Normale la mission, elle aussi audacieuse pour l'époque, de former les jeunes filles par des études de même qualité que celles qui sont proposées aux garçons. D'autre part, elles sont toutes deux très sensibles au vaste mouvement de renouveau ecclésial, biblique et liturgique, qui marque ces mêmes années et dont l'effet se fait sentir dans leur réflexion sur l'éducation.

Mais en matière éducative, il y a plus décisif qu'un contexte historique. « *L'éducation que l'on donne aux enfants est toujours dominée par une grande option philosophique, que l'on en ait conscience ou non* », écrit Madeleine (EE 37). A cet égard aussi, les divergences entre les deux femmes sont au premier regard considérables.

### Héritages philosophiques différents

Edith vient de la phénoménologie ; elle en garde le souci de décrire les choses « dans leur plénitude et leur concrétion ». Mais, à Spire, elle étudie et traduit saint Thomas. Aussi, dans ses écrits sur l'éducation, use-t-elle largement de concepts thomistes : citons la conception de l'âme comme « forme du corps », récusant tout dualisme, l'analyse de l'agir éducatif en termes d'information d'une « matière » et de déploiement des « puissances » de l'être en vue de leur pleine actualisation.

Madeleine Daniélou se réclame pour sa part d'un tout autre héritage philosophique, principalement celui de Bergson, dont *Les deux sources de la morale et de la religion*, parues en 1932, ont eu une influence sensible sur la mise au point de sa pensée. Là où Edith exploite le riche champ sémantique du terme allemand de *Bildung*, qui recouvre à la fois la formation et la culture, et se prête à une lecture thomiste, Madeleine prend pour point de départ la notion bergsonienne d'élan créateur, dont l'éducateur doit discerner et suivre les manifestations multiformes.

A cela il faut ajouter la différence de leurs tempéraments intellectuels. Edith est soucieuse d'élaborer philosophiquement sa pensée, quitte à

parfois dérouter ses auditeurs par la hauteur de ses vues, alors que Madeleine est davantage une femme d'action, dont le souci, en écrivant, est d'abord de rendre témoignage de l'inspiration qui anime ses initiatives apostoliques.

### Une autre histoire sainte

C'est en effet au plan de la conduite singulière de Dieu sur chacune qu'il faut instaurer le dialogue le plus décisif entre ces deux femmes. Car pour toutes deux l'éducation est tout autre chose qu'un métier. Leur engagement éducatif est inséparable de leur histoire sainte à chacune. Mais cette histoire est bien différente, comme en témoigne l'événement fondateur qui en marque le seuil décisif.

Pour Edith, ce fut la lecture de Thérèse d'Avila, et l'immédiat attrait du Carmel ; si elle reste dans le monde, c'est par obéissance à ses conseillers spirituels. Elle découvre alors le sens apostolique de son enseignement et de ses activités intellectuelles, comme elle en fait part à une amie en 1928 : « *Plus on est plongé en Dieu, plus on doit aussi "sortir de lui", c'est à dire aller dans le monde pour y porter la vie divine.* »<sup>5</sup> Mais cette « sortie » vers le monde n'est pas la forme privilégiée de sa mission. Dieu l'attire à une participation intime à la rédemption de ce monde qui prendra la forme d'une « science de la Croix » dont le livre qui porte ce titre est la trace, mais dont sa vie et sa mort sont le geste.

Pour Madeleine Daniélou l'événement fondateur est d'emblée inséparable de la mission éducative. Elle est encore étudiante quand elle reçoit la confiance d'une amie lui annonçant qu'elle a perdu la foi à la suite de ses lectures. « *Cette parole me perça le cœur, je me dis : "il faudrait pourtant qu'il y ait une maison où des jeunes filles catholiques puissent faire des études supérieures sans que de telles choses arrivent", et, en un éclair, tout le projet de l'œuvre à faire se présenta à mon esprit.* »<sup>6</sup>

5. Lettre à Callista Kopf, 12.12.1928, Traduction S. BINGGELI, *Op. cit.* p. 67.

6. *Relation de 1930.* Archives de la Communauté Saint-François-Xavier. Cf. B. BERGER, *Op.cit.* p. 39.

Ainsi, ce qui a été pour Edith une sorte d'entracte riche de sens avant son entrée au Carmel est pour Madeleine le cœur de sa vocation et de son action. Toutes deux ont assurément quelques références spirituelles communes : saint Ignace, Guardini, Newman. Mais leur vocation est différente, et cela ne rend que plus significatives leurs convergences quant à la nature de l'action éducative.

## II

### Une vue théologique de l'éducation

Pour mettre en lumière ces convergences, il suffit de reprendre les fins que l'une et l'autre assignent à l'éducation, ainsi que les moyens qu'elles préconisent, sans aucun dogmatisme méthodologique. Elles se trouvent pleinement d'accord pour récuser une culture de type intellectualiste et à prétention encyclopédique.

D'autre part, elles se refusent à penser l'éducation sur le seul horizon d'un naturalisme sociologique ou nationaliste : « *les questions de la culture et de la vie de l'esprit ne doivent pas être abordées d'après des points de vue purement matériels ou biologiques* », déclare Edith en 1932 (ESGA XVI, 135). C'est que l'éducation engage toujours plus que ce qui, en l'homme, se laisse déterminer du dehors. Elle concerne directement la personne et les relations entre personnes.

Mais ce personnalisme ne repose pas sur un simple humanisme. Toutes deux voient l'éducation comme une tâche qui met l'éducateur au carrefour où « *la nature et la grâce croisent sans cesse leurs chemins délicats* » (AI 6) ; qui requiert de lui qu'il se laisse inspirer par Celui qui l'associe étroitement par là à son oeuvre de création et de salut. En fin de compte, « *toute éducation est dominée par une mystique* », comme l'écrit Madeleine Daniélou (EE 41).

### Une éducation selon l'esprit

Cette dernière emploie trois mots pour caractériser « l'éducation selon l'esprit » qui est aussi « éducation selon l'Esprit », en écho à la riche polysémie de terme français d'esprit. Elle est, nous dit-elle, à la fois « *personnelle* », « *spirituelle* » et « *libérale* ».

Personnelle, car « *la personne est le seul support de la grâce, et il n'y a de religion que personnelle* » (EE 49), et que tout « *être humain, si humble soit-il, a des résonances infinies* » (EE 11). Il s'agit dès lors de « *discerner la ligne de l'élan créateur* » de chaque enfant, de chaque jeune, pour leur permettre « *de faire leur unité du dedans* ».

Mais ce n'est pas encourager le culte du moi. Si la personne « *est le support de la grâce* », former des personnes consiste à ouvrir à la grâce des chemins vers le monde. Le développement personnel a sa fin au-delà de l'enfant et de l'éducateur, dans le service de la communauté humaine et du dessein de salut de Dieu.

Pareille éducation est également « *spirituelle* », parce que l'esprit humain, comme puissance de discernement et de création, n'est pas seulement ce qui permet de déceler et d'accroître « *ces parcelles de vérité, ces beautés cachées, ces harmonies secrètes qui sont partout présentes* » (EE 47). Plus fondamentalement, il est en nous la structure d'accueil de l'Esprit de Dieu et le moyen privilégié de servir son œuvre dans le monde.

Enfin, cette éducation sera « *libérale* », c'est à dire reposera sur l'initiative et la confiance, seuls liens dignes de mettre en relation, sans la blesser, la conscience d'un jeune avec les exigences de ses éducateurs. Par ce climat libéral, il « *devient lui-même un être autonome et libre, fixé au bien par les liens délicats de l'amour et non par les cordes grossières de la contrainte* » (EE 52).

A lire les conférences d'Edith Stein<sup>7</sup>, on ne peut qu'être frappé par la similitude de ses vues avec celles de Madeleine Daniélou. Il faut se référer aux analyses de son ouvrage *L'Être fini et l'Être éternel*, où elle en dégage les fondements théologiques et anthropologiques<sup>8</sup>. Elle y cerne avec précision le caractère inséparable des notions de personne, d'esprit et de liberté.

---

7. Je me réfère essentiellement aux conférences suivantes : « Vérité et clarté dans l'enseignement et dans l'éducation » (1926), « Les différents types de psychologie et leur signification pour la pédagogie » (1929) ; « L'ethos des professions féminines » (1930) ; « Fondements de la formation de la femme » (1930) ; « Temps de crise et formation » (1932).

8. Edith STEIN, *L'Être fini et l'Être éternel, Essai d'une atteinte du sens de l'Être*, Nauwelaerts, Paris, 1972. (référéncé EF).

La personne est chez elle un concept dynamique, qui appelle la prise en charge responsable de soi-même : « *S'il appartient au 'je' que sa vie jaillisse de lui et qu'il éprouve cette vie comme la sienne propre, alors le je personnel doit pouvoir en plus comprendre sa vie et l'informer librement par lui-même* ». D'autre part, « *puisque la vie personnelle est une sortie hors de soi et en même temps un être et un être qui demeure en lui-même – ces deux propriétés caractérisant l'essence de l'esprit – l'être personnel est également un être spirituel* » (p. 362).

Enfin, « *la vie spirituelle est le domaine le plus authentique de la liberté ; ici le moi peut réellement engendrer quelque chose à partir de lui-même* » (EF 371). On voit alors clairement où tend toute l'action éducative : permettre que la personne prenne forme et s'actualise de manière consciente et volontaire, à partir des dispositions naturelles du sujet, et en vue de la destinée spirituelle à laquelle il est appelé (cf. EF 423-425).

### Les armes de l'esprit

Les moyens éducatifs sont déterminés et hiérarchisés en fonction de ces données, et sur ce point aussi Edith et Madeleine sont étonnamment proches. Ce sont d'abord les biens culturels. Toutes deux sont sensibles aux richesses de leurs cultures respectives, dans ce qu'elles ont de plus classique, et donc de plus universel.

Elles y puisent largement, qu'il s'agisse de Péguy, de Racine ou de Pascal pour l'une, de Goethe ou de Schiller pour l'autre. « *La culture, écrit Madeleine, sert la vie dans son ascension, elle en guide l'élan, le libère* » (EE 58). D'où l'importance qu'elles accordent aux études, essentiellement pour la réflexion personnelle et l'exercice du jugement qu'elles suscitent et exigent.

On ne forme l'esprit que par les armes de l'esprit. Dans la conférence « *Vérité et clarté dans l'enseignement* », Edith fait de ces deux notions le véritable objet de l'enseignement ; il s'agit, quelle que soit la discipline enseignée, de rendre les élèves « *capables de gagner par eux-mêmes de claires intuitions, de justes concepts et des jugements vrais* » (ESGA XVI, 4-5).



Dès lors, ni la culture, ni l'enseignement n'ont leur fin en eux-mêmes. « *La culture n'est pas la première des valeurs, écrit Madeleine, car elle ne fait que développer des dons qui préexistent ; ni la plus haute, car elle se subordonne, comme les plus précieuses des choses humaines, à Celui qui est leur principe et leur fin* » (EE 59).

Quant à Edith, elle écrit en 1932, en pleine crise : « *une foule de sources de vie spirituelle est à notre disposition (...) L'Allemagne est toujours encore assez riche pour nourrir l'esprit et l'âme de ses enfants. Elle a ses montagnes et ses forêts, ses fleuves et ses lacs, la splendeur romantique de ses châteaux et de ses cathédrales (...) son trésor de chansons, de légendes, et des plus hautes créations de l'esprit* » (ESGA, XVI, 132).

Mais elle ajoute aussitôt : « *nous avons quelque chose de plus à donner que des biens culturels objectifs. Les enfants à l'école, les collègues et les personnes en détresse frappent à notre cœur, ils n'ont pas seulement besoin de ce que nous avons, ils ont besoin de ce que nous sommes* » (ESGA, XVI, 132).

Dans la relation éducative, c'est toujours « *ce que nous sommes* » qui est en cause. Il faut mettre ici en parallèle le chapitre de *L'Education selon l'esprit* consacré aux « *vrais maîtres* », et les analyses d'Edith dans *L'art d'éduquer*. Pour être un éducateur, écrit la première, « *il faut savoir ce que l'on veut, s'engager dans son action, faire aimer et désirer, par son influence personnelle, des biens qui nous dépassent et dont nous sommes nous-mêmes les serviteurs* » (EE 187).

Quant à Edith, elle décrit ainsi le don éducatif de Thérèse d'Avila : « *Elle possédait la clarté de l'esprit, pour saisir d'un seul regard le but à atteindre ; l'ardeur du cœur, pour toucher à ce but et le faire intimement sien ; (...) l'esprit de solidarité, qui aime à partager avec autrui le bien désiré ou déjà possédé ; enfin un charisme sur les âmes, les entraînant avec elle irrésistiblement.* »<sup>9</sup> Mais le don ne suffit pas.

## **Le respect du mystère de chaque personne**

Madeleine développe longuement les exigences de l'agir éducatif, placé au confluent des ressources humaines de formation, des besoins

---

9. Edith STEIN, *Op. cit.* p. 49.

## LA PERSONNE AU CŒUR DE L'ÉDUCATION

d'un temps et d'une société, du mystère singulier de l'enfant et de l'action divine en lui. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans un intimisme spirituel : l'apôtre éducateur « *vit penché sur la face mobile du monde* » (AI 36) pour en percevoir les urgences et en pressentir les attentes.

Il ne s'agit pas davantage de renoncer à exercer une influence. Mais celle-ci doit être limpide et désintéressée, infiniment délicate et respectueuse : « *L'éducation sera portée à un haut point de perfection par une action très intime et presque impondérable, beaucoup plus semblable à celle du Saint Esprit et nous préparant à la percevoir et à la goûter. Ceci suppose que l'éducateur lui-même (...) a l'expérience de cette action à la fois si pénétrante et si suave, irrésistible au cœur* » (EE 190).

Edith est tout aussi consciente du mystère inviolable qu'est chaque personne humaine, ce qui n'autorise en rien une démission éducative mais suppose l'*Einfühlung*, cette pénétration intuitive et discrète des âmes, à laquelle la femme est prédisposée. Au seuil de ce sanctuaire intime, il faut faire silence pour se laisser inspirer par Celui qui en est le véritable maître, et finalement lui laisser place : « *On ne peut agir que pour autant qu'on agit comme instrument de Dieu (...). Aussitôt que l'âme de l'enfant a trouvé accès à Dieu, nous sommes superflus* » (ESGA XIII, 242).

On peut sans doute appliquer à Edith éducatrice ce qu'elle écrivait, encore adolescente, du véritable traducteur : « *le traducteur doit être comme une vitre qui laisse passer toute la lumière mais qu'on ne voit pas elle-même* ». Madeleine lui fait écho : « *L'éducateur est un messager à la manière des anges de l'Ancien Testament qui apparaissent et s'effacent avec leur mission* » (EE 192).

Les témoignages dont nous disposons sur l'une et sur l'autre manifestent qu'il ne s'agit pas là de vues théoriques, mais bien de leur propre manière d'être et d'agir. Dans son livre sur Edith Stein, Elisabeth de Miribel parle de la paix profonde qui « *dominait un tempérament ardent, très absolu, qu'une intelligence exceptionnelle aurait naturellement porté à une certaine intransigeance* »<sup>10</sup>. Ces termes

---

10. Elisabeth DE MIRIBEL, *Comme l'or purifié par le feu, Edith Stein 1891-1942*, Plon, Paris, 1984, p. 88.

pourraient s'appliquer textuellement à Madeleine. De part et d'autre l'œuvre de Dieu alla à pacifier, purifier, unifier ces dons en le plus précieux de tous, celui qu'on ne peut que recevoir de Lui : une exquise charité.

Dans l'éducation, cette charité se fait bienveillance et confiance inébranlables. C'est ainsi qu'Edith écrit à une de ses élèves qui éprouvait des difficultés dans ses études : « *As-tu parmi tes livres d'enfant les Contes d'Andersen ? Relis donc l'histoire du vilain petit canard. Je crois en ton avenir de cygne* »<sup>11</sup>. A Spire, elle plaidait toujours pour donner aux élèves un maximum de liberté, n'hésitant pas par exemple à les emmener voir une pièce de Lessing contre l'avis de collègues plus timides. Cette audace tranquille était aussi celle de Madeleine. « *Il nous faut briser cette coquille de nacre où sont enfermés nos enfants (...) On ne fait pas, sans ébranler quelques idoles, une éducation dans la vérité* » (EE 163).

### III

#### Vers la Source

Pouvons-nous, dès lors, approcher de plus près le secret de ces deux personnalités qui rend leur réflexion si étrangement convergente ? Il faut pour cela renoncer aux oppositions faciles et bien tranchées entre contemplation et action, ou entre l'ordre de la nature et celui de la grâce. Non certes pour tout confondre. Mais Edith souligne que la femme a le sens des totalités concrètes, là où l'intelligence masculine, plus analytique, s'attache à des aspects plus partiels du réel. Pour prendre la pleine mesure de ce qu'est l'éducation, et de l'apport de chacune à cette tâche, mettons en œuvre cette approche « féminine », même si elle déroute quelque peu le discours pédagogique usuel.

Nous sommes alors conduits au mystère, féminin lui aussi, de la maternité. Madeleine était épouse et mère, ce qui n'a pas été le cas d'Edith. Mais celle-ci a vu dans la maternité, bien au-delà de son expression biologique, l'essence de la vocation de la femme : une unité intime de l'âme et du corps, le don de faire être et grandir, la capacité à exister pour autrui, toutes caractéristiques qui la qualifient tout

11. Lettre à Anneliese Lichtenberger, 7. 8. 31. Citée par Sophie BINGGELI, *Op. cit.* p. 67.

particulièrement pour la mission éducative. « *Elle nous prodiguait une tendresse exquise, toute maternelle* », écrit une de ses anciennes élèves<sup>12</sup>.

### Au pied de la croix

Chacune sait que cette maternité, qu'elle soit effective ou spirituelle, s'accomplit au pied de la Croix. Pour Edith, c'est sans doute cette conscience qui fait l'unité indéchirable de sa vie, reliant les années d'enseignement de Spire à l'offrande suprême d'Auschwitz. Les témoins de son passage au camp de Westerbork, juste avant sa déportation, la montrent s'occupant maternellement des enfants. Pour Madeleine, c'est aussi ce qui fait l'unité entre sa mission de mère et sa vocation de fondatrice : « *Mon Dieu, si nombreuses que soient les enfants que vous me donnerez, je les garderai entre mes bras, je ne les abandonnerai pas. Sur cette pierre couchée sur le sol, bâtissez, ô mon Dieu, l'édifice que vous voudrez* »<sup>13</sup>.

A ce niveau de radicalité théologale, la distinction entre contemplation et action perd sa pertinence. Certes, Edith est plus sensible que Madeleine au « château de l'âme » où Dieu habite, et Madeleine plus sensible qu'Edith aux urgences du monde où Dieu appelle. Mais Edith sait bien que la charité envers autrui prime sur tout le reste : « *Pour ce qui est de nos relations avec autrui, le besoin des âmes transcende tout règlement de vie. Car nos activités personnelles ne sont que des moyens qui tendent vers une fin, tandis que l'amour du prochain est la fin même, puisque Dieu est Amour* »<sup>14</sup>.

Quant à Madeleine, elle prend de plus en plus conscience que l'appel de Dieu se réalise dans une action si intimement unie à la sienne qu'elle « *abolit la distinction de la contemplation et de l'action, puisque c'est le même amour dans lequel s'abîment le mystique et l'apôtre* » (AI 205).

---

12. Elisabeth DE MIRIBEL, *loc. cit.*

13. Notes spirituelles, 28.9.1915. Cité par M.T. ABGRALL, *Prier 15 jours avec Madeleine Daniélou*, Nouvelle Cité, 2000, p. 30.

14. Cité par E. DE MIRIBEL, *Op. cit.* p. 86.

### « Un secret très profond »

Éducatrices, Madeleine et Edith l'ont peut-être été au plus haut point lorsque, dans la chapelle de Spire ou dans celle de Neuilly, elles s'enfonçaient dans la prière, créant autour d'elles, à leur propre insu, un intense recueillement. « En la voyant chaque jour prier devant nous à la messe, nous pressentions le mystère, la splendeur cachée, d'une vie transformée par la foi (...). Elle agissait sur nous moins par ce qu'elle disait que par ce qu'elle était », écrit une élève d'Edith<sup>15</sup>.

Il en est de même pour Madeleine. « Mme Daniélou, note une de ses filles spirituelles en 1926, est de plus en plus admirable de charité, d'oubli si total d'elle-même, d'humilité qui ne retient rien. Elle en est comme toute parfumée (...). Il y a comme un secret très profond qu'on ne peut percevoir »<sup>16</sup>.

Au seuil de ce secret spirituel de chacune, s'estompe aussi la distinction entre nature et grâce. Lorsqu'on s'approche si près du mystère de Dieu et du mystère de l'homme, s'expérimente un peu cette « distinction sans séparation » et cette « union sans confusion » qui unit en une synthèse étroite et béatifiante les choses de Dieu et les choses de l'homme. Madeleine sait d'expérience que « *Celui qui a créé l'homme ne saurait le détruire ; sa présence en nous éveille les ressources cachées, utilise, harmonise et vivifie tout (...). Dieu est chez lui dans le cœur qu'il a créé* » (AI 167). Ainsi en est-il, selon une comparaison qu'elle affectionne, du violon sous l'archet d'un grand artiste.

C'est aussi l'expérience d'Edith. « *Il arrive qu'on reçoive là [devant le tabernacle] sa mission particulière et qu'on ne choisisse rien soi-même ; en fin de compte on se considère pleinement et seulement comme un instrument* » (Lettre 45). Finalement, en 1935, la définition qu'elle propose de la formation transcende l'activité simplement humaine pour rejoindre l'œuvre créatrice de Dieu et l'intimité spirituelle de l'âme : « *le sens que je donne ici au travail de formation (Bildung) équivaut à une création : (...). la formation pénètre jusqu'à l'âme même, à sa substance, pour lui donner une forme nouvelle et par là recréer l'homme dans sa totalité* »<sup>17</sup>. Il y faut la main de Dieu.

15. *Id.* p. 87.

16. Cité par B. BERGER, *Op. cit.* p. 163.

17. *Art d'éduquer...*, p. 48.

## LA PERSONNE AU CŒUR DE L'ÉDUCATION

Dans un temps de détresse éducative, ce temps qui fut le leur, ce temps qui est le nôtre, lorsque « le désert croît », peut-être faut-il creuser jusqu'en ces profondeurs pour que rejaillisse avec chaque enfance nouvelle, telle une source inaltérée, la grâce inépuisable de l'éducation.

### **Marguerite LÉNA**

*Marguerite Léna appartient à la Communauté Saint François-Xavier. Philosophe, elle enseigne au Séminaire diocésain à Paris. Elle est l'auteur de L'esprit de l'éducation (Parole et Silence, 2004, 3<sup>ème</sup> éd.) et de Parole de témoin. Éduquer. Enseigner. Évangéliser (Parole et Silence, 2000).*